

aiguë jusqu'à la plus grave. Ainsi il y a un Dieu impassible et immortel. Il y a des *démons* immortels, mais passibles. Il y a des hommes à la fois mortels et passibles. Il y a des animaux pourvus de sens, mais dépourvus de raison. Il y a enfin des plantes qui vivent, mais qui ne sentent pas. Le *démon* se rattache à Dieu par l'immortalité, l'homme au démon par la passibilité, l'animal à l'homme par la sensibilité, la plante à l'animal par la vie qu'elle possède. Il y a ainsi entre Dieu et le dernier des êtres des milliers d'intermédiaires. Certains *démons* admis au vestibule de la Majesté divine sont des rois parents et commensaux du Roi suprême. D'autres sont les serviteurs de ceux-ci et ont à leur tour des inférieurs. Et la chaîne se forme sans interruption et sans brusque passage, depuis le ciel, séjour de royauté et de puissance, jusqu'à la terre, cette prison des corps, séjour de punition et de douleur¹. »

Ce sont bien ici les *démons* de Plutarque, mais se rapprochant davantage des anges du christianisme. Maxime de Tyr les appelle comme les anges des *messagers* (ἑισαγγελεῖς). Les *démons* de Plutarque sont sujets à la souffrance, à la maladie, à la mort; les *démons* de Maxime ne sont susceptibles ni de déchirement, ni de mort. Loin que le *démon* puisse mourir, la gloire de l'âme humaine, cette âme immortelle, sera après la mort de devenir *démon*².

Mais, comment expliquer les fables, les rites, les cérémonies? Est-il possible de maintenir, sous prétexte, comme le veut Plutarque, de respect envers certains *démons* aveugles

¹ *Dissertation I*, in fine, p. 16; XVII, 5, ed. Davis.

² *Dissertation XXXVI*, p. 280. V. aussi XVII, 12, XIV, 18, XV, 7, XVI, 5-9. La théorie des *démons* se retrouve encore dans Apulée, *de Deo Socratis*, seulement se rapprochant davantage du paganisme vulgaire. C'est celle de toute l'école platonicienne.

et passionnés, tant de pratiques puérides, ignobles, stupides, obscènes, cruelles? Maxime de Tyr ne s'explique pas à cet égard; mais il est clair qu'il se sent réduit à faire de l'allégorie un plus grand usage que jamais, à chercher partout un sens caché et honnête, au lieu du sens visible et révoltant. Il est clair que la mythologie s'en va de plus en plus, et si Homère, comme le prétend Maxime, est un grand sage, c'est à condition d'être entendu tout autrement qu'on ne l'a entendu jusqu'ici¹. Maxime gémit, il est vrai, sur cette apparition du sens mystérieux que la sagesse des anciens avait caché, sur cette nudité de la philosophie livrée sans voile au regard de tous, sur la disparition de cette philosophie suave et poétique (μουσικῆς δὲ καὶ πραοτέρας) qui contait des fables aux peuples pour les gouverner à son gré, comme les nourrices content des fables aux enfants pour les bercer. Il en gémit; mais il faut qu'il s'y résigne et qu'il aborde avec tout son siècle la vérité nue, sans voile, sans faux éclat, lumineuse de sa propre lumière.

Et les idoles, ne faut-il pas aussi les sacrifier? Que le dieu soit dans l'idole, que l'idole soit le dieu, comme le prêchait l'antiquité et comme le croient encore les masses populaires, Maxime ne le soutient plus. Il justifie l'idole à titre de symbole, ou plutôt il abandonne l'idole et il ne conserve que l'image. « Les dieux, dit-il, n'ont pas besoin d'image, pas plus que l'alphabet n'est nécessaire à la pensée; mais c'est la faiblesse humaine qui a besoin de ces signes

¹ « Apollon, Minerve, etc., sont simplement des *démons* comme celui de Socrate... Personne ne se les figure comme les a peints Polygnote ou sculptés Phidias;... autrement il faut rejeter Homère et abandonner Socrate. » — *Dissert.* XXVI, p. 271.

visibles pour remédier à l'aveuglement de notre âme et secourir la défaillance de notre mémoire. L'homme faible, éloigné de Dieu comme le ciel l'est de la terre, a inventé ces symboles qui lui rappellent les noms et les attributs des dieux. Ils ne sont pas nécessaires aux esprits qui, avec une mémoire plus ferme, un cœur plus élevé, peuvent monter à la hauteur du ciel : mais de tels esprits sont rares... Il faut que le législateur accorde au peuple ce secours dont il a besoin, comme le grammairien trace en lignes déliées les lettres sur le papier, afin que les enfants les suivent et s'habituent aux formes des signes alphabétiques... Ces images de la Divinité sont diverses, parce que Dieu dépasse notre sens et que nous sommes obligés de demander secours à toute la nature pour nous élever jusqu'à lui... Mais, quelle que soit cette diversité des images, que l'Être divin demeure toujours un dans notre esprit... « ...Que les Grecs soient éveillés à la connaissance de Dieu par les chefs-d'œuvre de Phidias, les Égyptiens par leur vénération pour certains animaux, d'autres par leur culte pour les fleuves ou pour le feu, je ne condamne pas cette variété; pourvu que tous comprennent un Dieu unique, interrogent un Dieu unique, se rappellent un Dieu unique¹. » Je n'ai pas besoin de dire combien ici Maxime laisse derrière lui le paganisme antique et populaire.

Il laisse derrière lui également la philosophie des siècles passés. Jadis, les âmes les plus élevées, telles que Cicéron, n'admettaient pas que la prière pût demander autre chose que les biens de la terre. Demander aux dieux la vertu qui vient de nous et non pas d'eux, c'est, disaient-ils, une folie.

¹ Θεόν εις γνώμην ἕστω μόνον... ἰστώσαν μόνον, ἐρωτώσαν μόνον, μνημονεύωσάν μόνον.

Mais Démonax a une philosophie plus humble et plus vraie : « Il est de l'homme de se tromper, dit-il; il est d'un dieu ou d'un homme semblable aux dieux de remettre dans la voie droite celui qui s'est trompé¹. » Et Maxime de Tyr, à son tour, déclare inutile de demander au ciel les biens de ce monde : il ne faut lui demander que les biens de l'âme : « Le monde extérieur, dit-il, est régi par une loi immuable que la prière ne saurait changer. Il n'en est pas ainsi du monde intérieur. La prière du philosophe ne sera donc pas une demande inquiète des biens qu'il n'a pas; ce sera plutôt un entretien avec les dieux sur les biens qu'ils nous ont donnés... Crois-tu que Socrate dans sa prière demandât des richesses? Ce qu'il demandait aux dieux, c'est ce que, grâce à eux, il trouvait déjà en lui-même, la vertu de son âme, le calme de son cœur, une vie irréprochable et une bonne espérance dans la mort², don merveilleux des immortels. »

Une bonne espérance dans la mort! Voilà encore qui n'est guère païen. Maxime nous a déjà dit que les âmes des morts deviennent ce qu'il appelle des *démons*. Il va développer cette pensée : « Une telle âme (l'âme d'un sage), déifiée avant la mort, nourrisson du ciel, quitte la terre, comme une demeure étrangère, pour retourner dans sa patrie, comme on quitte le sol barbare pour rentrer chez les Hellènes, comme on quitterait une cité pleine de désordre, de tyrannie et de factions pour une cité qui a son roi, ses lois, sa paix... Le ciel en effet est un séjour de paix, d'hymnes joyeux, de chœurs divins. La terre est

¹ Lucien, *Démonax*, p. 548, A.

² Θείατον ἔσπειν. Ailleurs, il dit : « La philosophie est la seule chose en nous qui sache prier. »

troublée par la multiplicité des œuvres, la discordance des voix, le dissentiment des âmes. Mais dès qu'une fois l'âme a quitté ce monde, s'est affranchie du corps et l'a laissé à la terre, où il se dissout; au même moment, et par la même loi, d'homme elle devient *démon*; et pour contempler le spectacle des choses divines, elle a désormais un œil pur, que la chair n'enveloppe point de ses ténèbres, que le monde corporel n'entoure point de ses épouvantes, que ne trouble pas la diversité des images, dont la densité de l'air n'intercepte pas le regard. De ses propres yeux et sans intermédiaire, elle voit la suprême beauté¹ elle s'en réjouit; elle plaint sa vie passée; elle bénit sa vie présente; elle plaint les âmes sœurs qui habitent encore sur la terre, et, par amour pour elles, voudrait aller les trouver et soutenir leurs pas chancelants². ... Aussi Dieu lui ordonne-t-il de visiter la terre, de se mêler à toutes les races, à toutes les fortunes, à toutes les pensées humaines, de porter secours aux bons, de venger les opprimés, de prononcer la sentence contre les oppresseurs³. »

Ainsi, la tradition mythologique anéantie dans son sens littéral et réduite à une allégorie où chacun peut lire ce qu'il veut; — l'unité du Dieu suprême, proclamée en termes plus magnifiques que nul païen ne l'a fait encore; — les *démons* de la tradition hellénique rapprochés des anges du christianisme; — les fables abandonnées; — les idoles réduites au rôle de simples images; — la prière consacrée

¹ Ἀπὸ κάλλος αὐτοῖς ὀφθαλμοῖς ὀρώσα. Sénèque, de son côté : « Tunc in tenebris vixisse dicēs, cum totam lucem totus aspexeris » (Ep. CII.). « Et la source : « Videmus nunc per speculum in ænigmate. Tunc autem facie ad faciem. » I Cor., XIII, 12.

² Dissert. XXVI, p. 280.

³ Dissert. XXVII, p. 282.

surtout aux besoins spirituels de l'homme; — l'âme immortelle, et appelée à titre de récompense au service de Dieu et à la contemplation des choses divines; — qu'eussent dit de tout cela Cicéron, Platon, Socrate? N'eussent-ils pas reconnu chez leur humble disciple, Maxime, l'action plus ou moins voisine de ce Dieu attendu par eux sur la terre et enfin manifesté aux hommes?

Il est vrai, cette part d'inspiration que Maxime pouvait avoir reçue, il ne croyait pas possible de la communiquer à tous les hommes. « La part de la sagesse est bien petite, dit-il, dans le genre humain¹. » La moisson est abondante, mais les ouvriers sont rares, dit-il encore, d'après l'Évangile.

A l'homme qui parlait ainsi, quel prétexte pouvait rester pour condamner ceux qui, plus hardis et plus généreux, ne se contentaient pas de garder précieusement dans le sein de leur intelligence ce souffle vital de la sagesse, mais qui voulaient en faire part à tous les hommes? Quel motif restait au philosophe pour condamner les chrétiens, si ce n'est une misérable routine politique qui prétendait soutenir, sans y croire, l'échafaudage d'une religion officielle, ou, plus simplement encore, si ce n'est la peur, la peur de ce peuple païen que le philosophe ne se risquait point à prêcher, dont il méprisait l'ignorance, mais dont il redoutait le fanatisme?

Quoi qu'il en soit, voilà comme parlait, dans un langage qui chez Marc Aurèle lui-même n'a point son équivalent, le précepteur de Marc Aurèle. Je me suis arrêté sur ce philosophe comme je l'ai fait ailleurs sur Dion Chrysostome,

¹ Τὸ γὰρ κάλλον ἐν ἀνθρωπίνῃ φύσει, οὐ πολὺ.

parce que l'un et l'autre sont aujourd'hui trop oubliés, parce que l'un et l'autre portent la marque de leur temps, que Maxime de Tyr surtout fait corps dans la grande école platonicienne de ce siècle, qu'il est même plus pur que ce qui l'a précédé et que ce qui l'a suivi; parce que l'un et l'autre, sans être chrétiens le moins du monde et sans dire un mot du christianisme, ont reçu de leur siècle le reflet du christianisme; parce qu'enfin, et dans cette philosophie négative qui s'éloignait du paganisme, et dans cette philosophie croyante qui aurait voulu le réformer, toutes deux aboutissant à la croyance de l'unité divine, nous voyons bien clairement quelles pensées agitaient les âmes supérieures, tandis que la foule du peuple, il faut bien le dire, gardait son paganisme aussi superstitieux, aussi grossier, aussi brutal qu'il l'avait jamais été.

CHAPITRE IV

LES LOIS ET LES MŒURS

Cette sagesse d'un petit nombre portait néanmoins quelques fruits. Ces sages et ces philosophes étaient les amis du pouvoir, et ce que le pouvoir peut faire (c'est bien peu quelquefois) dans le sens de l'équité, de l'humanité, de l'honnêteté, du moins il l'essayait. On a beau, en notre temps, penser le contraire; les idées qui rapprochent l'homme de Dieu sont aussi celles qui rendent l'homme meilleur pour l'homme.

Il était, du reste, de la *piété* d'Antonin de ne pas moins faire en ce genre que n'avait fait Nerva, malgré la brièveté de son règne; Trajan, malgré son ambition; Hadrien, malgré ses vices. Il avait et plus de loisir, et plus de calme, et plus de vertu. Il opéra, dit son historien, de grandes réformes dans la jurisprudence. Un conseil de jurisconsultes siégeait auprès de lui, dont quelques-uns sont demeurés